

"A Complaint"

"Catholics treated with contempt"

LES CATHOLIQUES MÉPRISÉS

Sous ce titre l'Examiner du 4 juin contient une longue lettre au cours de laquelle on se plaint que les catholiques n'obtiennent pas la part qui leur appartient dans les affaires publiques, tant provinciales que fédérales. Dans Charlottetown, est-il dit, où les catholiques forment à peu près la moitié de la population, il n'y en a pas qui occupe une position plus élevée que celle de policeman; tous les emplois lucratifs et d'honneur vont aux protestants.

Il y a beaucoup de vrai dans ce que dit l'écrivain de l'Examiner; mais à qui la faute? Aux catholiques eux-mêmes qui, à Charlottetown comme dans toutes les autres parties de la province manquent d'entente et d'unité d'action dans les grandes questions où il y va de leurs intérêts et de leur honneur.

Lorsqu'il se présente des occasions où le succès demande l'union des forces, on voit toujours les protestants s'allier et agir d'un commun accord. Ils font bien, et ils nous montrent un exemple que nous devrions suivre. Pourquoi donc ne ferions-nous pas comme eux? Voici: D'abord l'esprit de jalousie existe à un trop haut degré parmi nous; nous sommes trop prêts à déchirer les liens qui devraient nous réunir et nous nous laissons persuader trop aisément par des gens qui nous exploitent pour s'élever et élever les leurs. Notons les dernières élections civiques à Charlottetown et la dernière lutte électorale qui a eu lieu dans la province. Qu'avons-nous constaté dans ces grandes occasions? Nous avons vu que les protestants concentraient leurs forces pour faire arriver les leurs à la victoire, tandis que les catholiques se déchiraient entre eux, se laissaient entraîner de côté et d'autre pour méditer ensuite, dans leur défaite, comme le dit l'écrivain de l'Examiner, le mépris qu'on a pour eux après avoir obtenu leurs services. Nous regrettons d'avoir à le dire, mais cependant c'est un fait. Nous avons vu, dans ces grandes occasions, des catholiques qui devraient être les premiers à monter à l'assaut pour revendiquer nos droits et nous faire réussir, se déclarer, et par leurs harangues et par leurs écrits, antagonistes à nos intérêts en faisant leur possible pour créer la mésintelligence parmi nous. Est-il étonnant alors de voir qu'un si grand nombre de nos catholiques font fausse route lorsqu'arrive le moment solennel du devoir? Pas du tout. Ce qui frappe l'esprit davantage c'est que malgré toutes les cabales sourdes et honteuses qui sont mises en œuvre pour nous pervertir, il reste encore un aussi grand nombre de personnes fidèles au devoir qu'ils ont à remplir. C'est bien à regret que nous ayons à dire que ce manque d'union qui fait la force existe plus fortement chez nos compatriotes qu'en aucune autre nationalité. Faisons y attention avant que le mal devienne incurable.

Nous voulons être bien compris. Nous ne prétendons pas demander qu'on supporte des catholiques exclusivement à tout autre homme d'autres croyances; mais nous demandons que chaque fois qu'il se trouve parmi nous des hommes compétents et qui sont doués d'assez d'intelligence et de connaissances de la chose publique pour pouvoir comprendre ce qu'ils ont à faire, et non servir d'outils à d'autres nous devons les appuyer. En agissant ainsi, au lieu de trouver à redire à nos actes, les protestants admireront notre courage.

Lorsque nous ne trouvons pas chez nous des hommes sur qui nous puissions compter, ne nous montrons pas d'un esprit étroit. Les hommes d'une intégrité éprouvée ne sont pas rares parmi les protestants. Ainsi, concentrons nos forces, et donnons les places de responsabilité et d'honneur aux hommes de mérite, catholiques ou protestants.

DEMONSTRATION AU COLLEGE ST. DUNSTAN

A L'OCCASION DU DEPART DU REV. P. C. GAUTHIER

COMPTE RENDU PAR M. C. ED. ST. PIERRE

"Un cœur à l'autre uni, jamais ne se retire  
Pour les en séparer, il faut qu'on le déchire".

Notre joli réfectoire si gai d'habitude, revêtait lundi soir, une teinte de tristesse inaccoutumée. A la joyeuse conversation, qui chaque jour égayait nos cœurs et faisait venir à nos lèvres d'heureux et francs sourires; à ces petites discussions familières de philosophie, de physique et de mathématiques, qui semblaient en quelque sorte, abrégés nos repas, avait succédé un silence morne et complet, rompu quelquefois seulement par le bruit des fourchettes et des couteaux, frappant les assiettes de quelques distraits.

Mais pourquoi ce lourd silence? Que signifie cette tristesse visible, cette douleur générale, au milieu des fleurs, qui jonchent et ornent nos tables, des drapeaux qui parent les beaux murs blancs de notre réfectoire, des vives lumières de toutes sortes, qui jettent partout le plus heureux effet de gaieté? Pourquoi toutes ces figures d'étudiants de quinze et de vingt ans ne sourient-elles plus, en présence de ce banquet, où les mets les plus appétissants, les fruits les plus délicieux et savoureux abondent? Pourquoi donc enfin, la gaieté semble-t-elle complètement disparue de tous ces jeunes cœurs naturellement portés à la joie?

Ah! demandez-le au plus petit et de suite, il s'écriera dans un sanglot: "Pourquoi je pleure, pourquoi nous souffrons, nous pleurons tous? ah! c'est que notre meilleur ami va partir; c'est qu'on nous enlève notre bon père Gauthier et que ce banquet, qui semble nous inviter à nous réjouir, loin de calmer notre douleur et notre chagrin ne fait que les rendre plus sensibles, car ce banquet nous dit que trop éloquemment hélas! que c'est là le dernier adieu du père Gauthier à ses chers et dévoués élèves de St. Dunstan."

Oui! le père Gauthier nous quitte! voilà l'affreuse nouvelle, qui court de bouche en bouche depuis près de quinze jours parmi

nous les étudiants et à l'évidence et à la vérité de laquelle, nous nous sommes rendus, mais malgré nous! En vain nous disions-nous: c'est impossible, on ne peut nous enlever notre bon père? Cette nouvelle n'est pas fondée, espérons que celui qui a protégé nos jeunes années restera longtemps encore attaché à notre chère "Alma Mater" pour nous instruire et nous édifier.

Hélas! nous nous bercions d'un fol espoir, cette nouvelle prématurée d'abord n'était que trop vraie malheureusement, il fallait obéir, il fallait nous laisser. Nous laisser? Mais est-ce qu'un père saurait quitter ses enfants sans leur dire un éternel adieu? Est-ce qu'un père saurait s'éloigner de ses fils, d'un protecteur de ses protégés, sans les réunir une dernière fois ensemble, pour leur serrer tendrement la main, leur donner une dernière caresse, ses derniers conseils et laisser passer en un mot, dans leur âme, les tendres et chaudes effusions de la sienne? Certes c'eût été bien mal connaître notre dévoué ami et protecteur, que de le supposer capable d'agir autrement.

Son digne Évêque l'appelait; fidèle avant tout à la voix du Pasteur et du devoir, il résolut d'obéir, mais non sans dire un suprême adieu à ses bien-aimés et dévoués étudiants; il voulut même dans sa bonté toute paternelle, leur ménager une agréable surprise, en les conviant au plus joli des banquets.

Heureusement cette gentille petite conspiration transpara, les préfets, les gradués la connurent et de suite spontanément, ils résolurent ensemble de profiter de l'occasion, pour offrir à leur bien-aimé professeur, un souvenir de leur attachement et de leur amour inaltérables. Deux jours suffirent, petits et grands donnèrent leur obole de grand cœur, on savait qu'on obligeait un bienfaiteur, un protecteur,

un ami, un père, et le 9 au soir le banquet terminé, au milieu de l'émotion générale, aux applaudissements enthousiastes des étudiants et à la grande surprise du Rév. Père Gauthier. MM. Parent, McGinnis et O'Toole (10 ans) s'avançaient à la table d'honneur, les deux premiers tenant de magnifiques adresses françaises et anglaises et le troisième portant notre souvenir, une superbe montre en or accompagnée de nos meilleurs vœux de succès et de prospérité. Ses deux adresses furent lues avec un rare bonheur, et leurs auteurs, MM. Parent et McGinnis méritent certainement de chaudes félicitations, tant pour les heureuses expressions de celles-ci, que pour les profonds sentiments de gratitude et de reconnaissance exprimés. Vous dire combien le digne héros de la fête fut ému de notre petite gentillesse est impossible: "Mes chers enfants" nous dit-il en un résumé "Vous ne sauriez assez concevoir, combien je suis touché et vous suis reconnaissant de cette délicate attention, de cette bonté en un mot de cette présente marque d'amour. Aussi croyez sincèrement que j'en garderai à jamais le plus cher le plus profond, le plus doux des souvenirs. Je m'en vais exercer mon saint ministère, loin de vous tous, que j'aime plus que moi-même, mais soyez assurés, que la distance ni fera rien, ne nous séparera pas en quelque sorte, car mon esprit vous accompagnera et vous suivra partout et toujours, mon cœur sera sans cesse près du vôtre. Je vivrai par la pensée au milieu de vous. Vous m'avez prié, il y a un instant de bien vouloir me souvenir de vous, lorsque j'offrirai le saint sacrifice de la messe, votre prière est d'avance exaucée n'en doutez pas. Je vous le promets et jamais à mon cœur plus agréable promesse n'aura été tenue. Nous nous quittons c'est vrai attristés les uns et les autres de notre mutuelle séparation.

Toutefois sachons nous consoler ensemble, en songeant que la Providence, qui fait toujours bien, ce qu'elle fait, à été des plus prodigieuses envers son serviteur. Je dois l'en bénir et vous devez l'en remercier avec moi, car si elle m'a enlevé à St. Dunstan, elle m'a donné en retour à l'une des plus florissantes et des plus belles paroisses de l'île, à celle qu'entre nous, je désirais; elle me confie des ouailles, que j'ai déjà appris à estimer, des ouailles n'en soyez par jaloux bien-aimés jeunes gens, je le dis dans toute la sincérité de mon âme, que j'aime déjà, autant que vous, ce qui n'est pas peu dire. Encore une fois merci à tous et de votre généreux don et de vos bons et aimables souhaits de bonheur. J'en garderai toute ma vie une bien vive, inaltérable et impérissable souvenir. Merci."

Les grâces furent alors dites puis nous défilâmes en silence du réfectoire, car tous nous nous sentions profondément émus. La récréation fut bien vite passée. A huit heures la cloche nous appela à la chapelle, pour la prière. Que d'ardentes bénédictions durent monter vers le ciel ce soir là pour celui qui nous disait adieu pour toujours, pour celui à qui nous devons tant, qui fut tout et qui est tout pour nous. Pour moi je regagnai ma chambrette vivement touché de tout ce que je venais de voir et d'entendre et une dernière supplication s'éleva alors de mon âme vers Dieu, elle disait: Seigneur protégez notre père et accordez à celui qui fut pour moi un protecteur, un père, un ami, de longs jours de paix et de bonheur, au milieu de ses nouveaux, bons et braves paroissiens, et du fond de mon cœur, une douce voix sembla monter disant: "Sois tranquille ton vœu est exaucé."

CHS. ED. S. PIERRE  
St. Dunstan's Collège,  
13 Juin 1902.

ADRESSE LUE PAR M. ALDERIC PARENT

HOMMAGE DES ÉLÈVES RECONNAISSANTS AU RÉVÉREND P. C. GAUTHIER.

Cher et vénéré Bienfaiteur—

C'est une occasion à la fois triste et joyeuse qui nous réunit en ce moment; triste, car c'est une réunion d'adieu pour la famille dont nous venons saluer une dernière fois ensemble l'ami qui va partir. Après avoir été si longtemps uni par les liens étroits et puissants de la plus sainte amitié, il est tout naturel que nos cœurs s'affligent à cette pensée du départ de celui qui fut pour nous un père tendre et dévoué. Cher et vénéré bienfaiteur qu'il vous suffise de jeter un regard sur cette jeunesse qui vous entoure pour lire sur leur figure que leur cœur bat à l'unisson et se fait l'écho des sentiments que je viens exprimer. Par vous et pour vous l'union, la concorde, la bonne entente n'a cessé de régner. Et si parfois le souffle de la discorde paraissait vouloir menacer notre frêle esquisse de la paix, il vous suffisait de mettre la main au gouvernail pour nous ramener sur cette mer calme et douce de l'amitié. Aussi combien nous nous estimions heureux de vivre sous votre paternelle direction. Vous étiez le trait d'union entre tous les cœurs, l'aimant de la bonne entente entre tous les esprits. Nous vous contons

cher; nous le savons. En effet, que de sacrifices, de temps, de commodités, de privations de toutes sortes ne vous êtes-vous pas imposés. Quel désintéressement, quelle générosité n'avez-vous pas toujours témoignés à cette jeunesse si difficile à satisfaire, cet *humanum genus* que l'on appelle la classe étudiante. Mais nous ne voulons pas être ingrats, nous ne voulons pas être du nombre de ces égoïstes qui refusent de saluer, de remercier le soleil couchant. Aussi cher et vénéré bienfaiteur, veuillez croire à notre profonde reconnaissance, nous vous disons donc merci, grand merci. Merci encore pour ces chères sociétés que vous avez rendues si florissantes par votre tact et votre esprit d'initiative. Sous ce gouvernement dont vous étiez une des têtes dirigeantes, il nous fut favorable de vivre, car le joug en était doux et léger. En effet loin d'abuser de cette autorité dont vous étiez revêtu, vous avez voulu faire belle preuve de votre pouvoir et vous vous en êtes servi pour nous faire aimer; vous avez tout obtenu par voie de cœur, votre amour commanda notre respect et gagna notre vénération. Dix de vos plus belles années se sont passées dans la culture de la

ruche écolière et vous voyez d'un front satisfait, cher apiculteur, les progrès sans cesse renaissant du rucher. Nous étions si bien ensemble que nous bercions de la douce espérance de vous conserver encore longtemps au milieu de nous. Mais la vie n'est qu'une cruelle déception à dit un écrivain célèbre. L'homme a ses vœux mais Dieu a aussi les siennes, et ses desseins nul ne les connaît. Aujourd'hui par la voix de son vicarier il vous ordonne de quitter cette famille qui vous est si chère, il vous appelle dans une autre carrière. Vous allez partir, vous avez entendu la voix devoir. Il nous faut dire adieu à cette bonne mère qui vous adopta et protégea vos jeunes années, à cette jeunesse qui vous aime tant, tous ces amis qui vous sentent si chers. Oh! il vous en coûte à votre cœur nous le savons, mais à la voix de la Providence, vous obéissez et répondez comme autrefois le jeune Samuel: Parlez Seigneur, parlez votre serviteur écoute. Adieu donc nous vous disons, mais non sans regret et douleur, car ces fibres, ces attaches qui liaient si fortement nos cœurs ne se délieraient pas sans les briser—et le poète avait raison de s'écrier:—

"Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire :

Pour les en séparer il faut qu'on les déchire".

Cependant que notre chagrin s'adoucesse, car si votre départ est une occasion de tristesse que vos succès soient une source de joie. Nous sommes heureux de de vous féliciter en ce jour à l'occasion de votre promotion au nouveau poste d'honneur qui vient de vous être confié. Il vous fut gagné par vos mérites et parle hautement à votre éloge. Nous sommes heureux de féliciter aussi les ouailles qui vous auront comme pasteur, car ils ont en vous un nouveau père. Avec nos compliments nous vous offrons ces souhaits de nos cœurs, bonheur, succès, prospérité. Maintenant avant de nous laisser pour aller prendre la direction de votre nouveau troupeau, emportez l'assurance que nous ne vous oublierons jamais et que nos prières comme un essaim nombreux s'envoleront au trône du Tout-Puissant. Et nous, en retour, vous prions de vous souvenir de nous sur l'autel du sacrifice divin. Comme toute chose a sa voix ici-bas, ce que présente que nous vous offrons par dès la première minute de notre sincère reconnaissance et du souvenir ineffaçable de nos cœurs.

SOULAGEZ CES YEUX ENFLAMMÉS!  
**Pond's Extract**  
Mélange de moitié avec de l'eau douce et pure appliqué fréquemment sur les yeux fera disparaître la congestion, le gonflement et l'inflammation instantanément.  
ATTENTION!—Évitez les préparations dangereuses et irritantes de Witch Hazel que l'on dit être "La même chose" que Pond's Extract qui surissent facilement et contiennent généralement de "l'acool de bois" qui est un poison mortel.

College St. Dunstan  
(Affilié à l'Université Laval)

COURS CLASSIQUES, COMMERCIAUX ET PHILOSOPHIQUES

L'ouverture des classes au collège St. Dunstan aura lieu le 5 septembre.

Les élèves sont priés de se présenter le jour de l'ouverture.

Pour plus amples informations, s'adresser au Supérieur.

Ce 1er Septembre 1901.

J. E. WYATT,  
SUCCESSION DE HODGSON & WYATT  
AVOCAT, NOTAIRE, etc. Solliciteur pour les Nova Scotia et Summerside Banks

— ARGENT À PRÊTER —  
Bureau: Au dessous de Clifton House  
SUMMERSIDE, P. E. I.

Trade Mark Registered.



Design Copyrighted.

The Oxien Tablets and Oxien Pills are recognized to day as the leading nerve builders on the market.

No medicine has been placed before the public which has done so much good as the

OXIEN TABLETS and PILLS  
Send 30 cents for Oxien Pills and 40 cents for Oxien Tablets to  
NEIL McKINNON,  
Summerside.

and be convinced that Oxien Pills and Tablets are the Best medicine ever sold on the Island.

DONAHOE'S MAGAZINE  
JUNE, 1902.

The frontispiece of the current number of DONAHOE'S MAGAZINE not only reveals a delightful bit of landscape, but supplies as well the inspiration of a beautiful poem, "For Love's Sake," by Susan L. Emery. In this issue there are some very timely topics presented for the consideration of the thoughtful. Among them, "Higher Education in Greece," by Rev. Daniel Quinn, D.D., of the Archæological School, Athens, Greece; "The Philippine School Scandal," and Boer Fight for Freedom," the last a handsomely illustrated appreciation of Michel Davitt's history of events in the South African Republics.

Justia Foley Donovan contributes an interesting description of Port Royal, once the resort of pirates.

A portrait group of the twelve American students—including Archbishop Riordan, the late Archbishop Corrigan, and Dr. McGlynn—the first to enter the American College, Rome, is an interesting feature of the study of Archbishop Corrigan's career.

There is also a fitting tribute to the memory of Ethna Carbery, whose early death is such a loss to Celtic literature. The poem, "Hills O' My Hearts," is instinct with the pathos that marked the work of this gentle poet.

Rev. John F. Mullany continues the instructive series, "Our True Position," taking for the title of the seventh paper, "The Bible Cannot be the Sole Rule of Faith."

"A Mother of Emigrants," by Alice Furlong; "The Yellow Domino," by Katherine Tynan, and "The Coronation Scarecrow" by Elizabeth Lyons, are three excellent short stories, covering three widely different phases of life.

Bishop Garrigan has the place of honor in "People in Print."

Abonnez-vous a  
L'Impartial.